

TANX

PETITES
FABLES

flü

GALLIMERD

*Hier je suis sorti. Aujourd'hui je
suis resté à la maison. Je n'ai pas vu la
différence. Demain j'essaierai autre chose.*

Roland Topor

Éparpillement

Ce matin j'avais commencé un strip, il est toujours pas fini, j'ai commencé à le dessiner et puis je suis allée voir mes emails où j'ai vu que 6 Pieds Sous Terre avait besoin de scan propre d'une vieille planche, donc j'ai du chercher mes vieux carnets, j'ai scanné ladite planche mais je suis retombée sur d'autres que j'avais oubliées, j'ai photographié puis posté sur twitter, facebook, et tumblr, tout en essayant de m'allumer une clope et là je me rends compte que mon zippo marche plus alors j'entreprends de changer la mèche mais rien à faire le zippo veut toujours pas marcher, je poste mes vieux strips et j'en profite pour mater des forums de fanas de zippos, 3h plus tard je me rends compte que j'ai mis de l'essence de térébenthine au lieu d'essence F dans le zippo alors merde faut que je vire la mèche, que je nettoie tout alors je remate les forums voir si on peut remplacer la bourre en DIY, oui tout à fait on peut en mettant du coton de base, cool alors je remplace tout mais je me dis autant en profiter pour bien nettoyer le zippo, je sors des cotons tiges, là je me dis merde mon strips, alors je

dessine 2 cases, et je me dis merde mon zippo alors je finis de le nettoyer, je vais prendre l'essence F et au passage je chope des amandes au paprika, je me dis tiens qu'est-ce qu'on mange ce soir je reviens dans l'atelier je remonte mon zippo tout fonctionne je fume ma clope et je mate mes emails et à merde mon strips je relis, je pense à un autre strip, alors je note dans un carnet qui traîne, carnet dans lequel il y a une recette de brioche alors je note les ingrédients pour aller faire des courses, du coup j'ai mangé des amandes au paprika je me dis que je vais faire un chili alors je sors faire des courses, je rentre mais ma clé marche mal alors je me dis qu'il faut écrire à la proprio qu'ils changent ces foutues serrures mais d'abord faut faire le chili et peut être même ces crackers maison pour lesquels j'ai chopé des flocons d'avoine, je fais le chili et un guacamole, mais je zappe les crackers j'ai oublié la farine, et là je me dis *farine* ! je pourrais faire de la colle pour des carnets mais non bordel merde quoi t'as toujours pas fini ton strip, merde, et là je fume une clope allumée avec mon zippo qui remarque et je raconte comment j'ai toujours pas fini mon strip et je me dis que ça ferait une chouette histoire en BD et le chili va pas se touiller tout seul et le strip est toujours pas fini que ça va être l'heure de manger le chili.

Pestacle

Le feu pris dans une des poubelles du tas, partout autour des cris de joie, d'allégresse qu'on ne cherchait plus à retenir. Des cris sauvages accueillirent les cocktails molotov qui tombaient maintenant en pluie régulière, sur les murs silencieux, butés, des banques.

Ici, un tag fleurit, d'une écriture cursive, ronde "contre le monde et son monde" à l'italique sous-entendu. Mille lumières dansantes et un hululement constant la scène valait le détour comme à chaque fois, et jamais le pestacle ne trouvera plus belle dénonciation que sous mille feux préparés de longue date par des Robert Hossein encapuchonnés de noir.

Le clone

Elle observe son clone en se disant que décidément c'est une belle avancée pour son organisation. Enfin elle n'aura plus à choisir entre le dessin et la bonne cuisine, aussi, elle l'avait mise aux fourneaux. Et elle pourra se mettre sérieusement à la peinture d'ici peu, enfin !

Elle observe sa coupe de cheveux derrière et voit comment l'améliorer, encore un truc auquel elle n'avait pas pensé auparavant. Par contre il y a des tas de choses plus emmerdantes auxquelles elle n'avait pas pensé non plus.

Finalement la vaisselle, la bouffe, les petites balades à la poste, constituait aussi la matière nécessaire au reste, elle qui pensait que c'était des empêchements. Elle contemple la couleur mal répartie sur les cheveux de son autre soi, quand celui-ci s'interrompt en pleine confection de gougères, se tourne vers elle et dit :

– dis, un apéro dehors, ça te dirait pas ?

Elle n'a tout simplement pas pensé à ça. Qu'elle peut discuter avec ce double bizarre, elle a tout bêtement occulté que "ça" serait un être vivant, non seulement vivant mais en tous points semblable à elle, avec qui elle peut trouver compagnie pour boire l'apéro, et encore plus effarant débattre de ses propres points de vues souvent contradictoires. Une occasion trop rare pour

être occultée, trop belle pour l'ignorer.

Et cette proposition de monter une section syndicale de glandus que ce double a lâché innocemment alors qu'elles se croisaient dans le couloir...

La terreur qui la submerge, est-ce qu'elle n'aurait pas fait une erreur monumentale avec ce double ? Elle n'avait tout simplement pas envisagé que son clone serait son clone.

Le vigile (aventure au C&A)

Le soleil à son zénith me cramait, alors que j'allais faire du shopping – refaire mon stock de débardeurs noirs – au C&A, le H&M du pauvre certes, mais un H&M du pauvre où les tailles ont une vraie signification.

J'entrai et déjà mille merveilles qui noires, qui rayées, qui molles et qui confortables me sautaient aux mirettes, m'éblouissant de promesses d'un futur mieux fagoté.

Alors que je regardais une petite robe*, une femme se mit à fureter dans les débardeurs que j'avais mis de côté.

Poliment, je lui dis à peu près :

– ô gente dame, ces frusques me sont réservées, mais si à votre goût celles-ci se trouvent être sachez que là bas vous pourrez les trouver” montrant du geste idoine la zone aux débardeurs tant convoités. Interloquée et confuse, la dame me répondit

– ho ! nous avons donc les mêmes goûts je ne saurais dire si d'un point d'exclamation, de suspension voire exclamatoire finissait sa phrase, je ne savais donc quel sens lui donner, mais mon sourire affable ne quitta point ma face épanouie d'un printemps tardif qu'on confondait avec un été en avance.

La femme s'en fut, allègre, et je continuais ma flânerie. Point trop n'en faut, me dis-je, et je me dirigeais vers les caisses pour régler mes emplettes, que je fourrais dans mon sac à dos.

Guillerette je me dirigea vers la sortie. Un vigile, sûr de son droit me barra la route :

– votre sac madame

– quoi mon sac

– ouvrez le je veux regarder

– êtes-vous assermenté ?

– ???

– eh bien oui : êtes-vous assermenté, je n'ai pas pour habitude de montrer mes effets personnels à n'importe qui

– oui

– montrez-moi quelque chose qui en atteste

– non, vous ouvrez votre sac, ou vous refusez ?

– je refuse, si vous ne me montrez pas quelque chose qui me dit que vous êtes assermenté

– bien vous ne sortez donc pas.

– ha. et donc maintenant il se passe quoi ?

– he bien vous restez là.

– ha ben non, c'est que j'ai des choses à faire mon bon monsieur, je veux sortir

– montrez moi votre sac, alors

– montrez moi un document qui me dit que vous pouvez

regarder mon sac, et pourquoi moi d'abord

– on contrôle tout le monde

– c'est faux, regardez elle, et puis elle et encore elle, pourquoi vous leur demandez pas ?

– c'est aléatoire

– aléatoire pour des meufs à crête ?

– non, aléatoire, comme tout le monde... tenez madame montrez moi votre sac.

Une femme s'arrêta et montra son sac, m'interrogeant du regard, le vigile poursuivit :

– vous voyez tout le monde le fait

– et alors, c'est pas parce que tout le monde le fait que c'est normal

– vous voyez bien que je suis en tenue

– c'est pas parce que vous avez un polo que vous pouvez regarder mon sac

– mais si tout le monde dans le village vous dit que je suis vigile, vous ne les croiriez pas

– ben non

– !!!

– montrez moi votre sac ou vous restez là

– bon pourquoi vous voulez voir mon sac

– pour vérifier

– vérifier quoi ?

– que vous avez rien volé

– j'ai rien volé

– montrez moi votre sac

- montrez moi un document qui me prouve que vous le pouvez
- bon ok on va appeler la police
- faites donc
- ...
- eh bien allez y j'ai des trucs à faire moi
- non, appelez les, vous
- haha ! je vais pas appeler les flics pour moi ça va pas bien non
- alors vous restez là.
- non
- si. D'ailleurs votre comportement prouve que vous avez quelque chose à cacher
- ben allez y appelez la police, mais il faut une raison valable pour ça vous savez
- non.
- bon bon. Je vais chercher quelqu'un de la direction, peut-être on pourra me montrer un document qui atteste de votre droit à regarder mon sac
- c'est ça, vas-y
- ah on passe au tutoiement ?
- ouai ouai tu vas voir
- ha bon ok, préparez vos excuses, vous allez avoir l'air con
- c'est ça, tu peux te broser pour les excuses.

Une femme arriva, qui se présenta comme la

directrice de ces lieux.

– bonjour madame, le monsieur veut voir mon sac, mais je ne veux pas lui montrer si il ne peut pas justifier de son droit à le faire

– heu je mais pourquoi ?

– parce que, ça n'est pas normal

– mais enfin tous les magasins le font

– et c'est pas normal, je n'ai pas sonné aux portiques, rien, pourquoi on veut voir mon sac.

Le vigile me coupa : “ha mais c'est qu'on peut couper les étiquettes !” non sans une certaine fierté.

– peu importe, la norme serait de faire confiance à tout le monde, et fouiller les affaires une exception

La femme ne comprenait visiblement pas grand chose à ce que je disais :

– je ne comprends pas (AH vous voyez) si il y a quelqu'un à l'entrée c'est pour ça et je vous assure que c'est son travail... sinon je peux le faire moi

– vous êtes assermentée ?

– non

– ben alors non

- mais enfin je... il va falloir appeler la police
- parce que je veux pas vous montrer mon sac ?
- oui enfin c'est vous qui voyez, il va falloir les attendre, etc
- ok, allons-y, appelez la police, trouvez vite une raison par contre. La femme dit au vigile d'appeler. Je me tenais, stoïque, attendant.

Le vigile repartit vers l'entrée et ne fit rien...

- vous n'appellez pas ?
- non vous appelez-les
- mais non, pas du tout je vais pas appeler les flics pour moi enfin, n'importe quoi

j'attendais, encore, 15 minutes étaient passées, j'avais faim, j'en avais marre. La femme revint

- mais c'est absurde !
- oui, donc montrez moi n'importe quoi qui justifie qu'il puisse regarder mon sac.

Le vigile, excédé, slaloma entre les clients qui s'était arrêtés pour observer la scène. Tranquille, j'attendais en rêvant à des tartines.

– ha ben voilààà c'est pas si compliqué, disais-je en scrutant le badge plastifié, et je lui ouvris mon sac et je pus lire dans ses yeux la gêne, alors que son regard se posa sur un sac C&A d'affaires tout juste achetées.

En 30 secondes, il put me ramener cette carte qui mettait fin au cercle qui pourtant était mal barré pour en trouver une, de fin. Vu que c'était un cercle

Trente secondes. Trente secondes.

Et je repartis, gambadant, vers un autre magasin, vers d'autres vigiles, vers d'autres aventures.

* de robe je ne pris point, puisque je ne peux tenir plus de 2h dans un accoutrement sans poche qui m'oblige à une certaine tenue , qui plus est.

Non-rencontre à Frontignan (drame)

Le soir tombait sur Frontignan, et je pouvais sentir l'excitation suinter du corps frêle de Fabcaro alors que l'heure approchait. Le vent secouait ma tignasse sèche du sel marin, nous échangeons pour savoir qui de nous deux était le plus fanatique des écrits de Virginie Despentès en sirotant ici une bière, là un muscat frais.

J'aperçus Virginie, Vivi, Nini, à une table un peu éloignée lors du repas (taboulé-brochettes). Sur le banc qui nous servait de base ce soir-là, nous entendîmes sa lecture de Calaferte.

De magnifiques textes sur la condition prolétaire, lus d'une voix grave sur le son envoûtant de Zéro sur une plage balayée par un vent tiède, les goélands planant au dessus de nos têtes, tout était réuni pour nous retourner les tripes.

On aurait du être touchés, on aurait du trouver ça magnifique. On aurait du être transpercés par la justesse des mots, la profondeur de la voix, le parfait accord avec la musique. Cet écho lointain avec nos ascendances, les tripes prolétaires auraient du répondre au chant déchirant de notre condition, les larmes du sang de nos aïeux, le souvenir de leurs mains cornées, sèches, crevassées, auraient du nous bouleverser, percer nos peaux de joyeux

lurons et faire parler nos cœurs et nos âmes amères, nous aurions du communier dans la complainte du corps martyrisé, de la mauvaise nourriture, de l'affaissement des corps usés par un labeur trop dur...

...Sauf que passer deux jours avec les rois du gag pour ensuite écouter du Calaferte sur une musique poignante, c'est comme péter à un enterrement. Aussi étions-nous des potaches de fond de classe, à ricaner comme des andouilles sur notre banc.

La lecture finie, les Vrais Auteurs ne s'attardèrent point, le sérieux de leur vie et de leurs livres ne les autorisent pas à la gaudriole, aussi il ne restait plus que la section bande dessinée et l'orga à faire honneur à leur réputation, à jouer aux caps et se trémousser sur la sono. Il ne manquait que les slows pour parfaire le cliché.

Virginie Vivi Nini s'était éclipsée dans les loges. Le désarroi se lisait sur la face de Fabcaro, aussi quand elle se décida à en sortir je lui donnais un vigoureux coup de coude, un regard, et nous nous décidions à aller la voir, peu importe les lendemains la vie est trop courte et nous regretterions d'avoir manqué une si belle occasion CARPE DIEM YOLO.

Nous nous sommes levés comme un seul homme-et-femme – si l'expression est belle je n'en reste pas moins féministe – et nous nous filâmes le train de la

célèbre romancière qui se dirigeait vers la navette qui l’emmènera loin, trop loin. Les 20 petits mètres qui nous séparaient du parking nous parurent 200 kilomètres, nous échangeions, fébriles.

“mais au fait, qu’est-ce qu’on va lui dire ?” me demanda Fabcaro, au comble du désarroi. Surprise par l’évidence de la question, j’en restais interdite.

Qu’allions-nous lui dire en effet ?

– j’aime beaucoup ce que vous faites

– moi aussi

“ah.” aurait-elle sans doute répondu, déjà trop lasse en se demandant qui pouvaient être ces deux crétins transpirants et passablement avinés.

Nous la vîmes grimper dans la camionnette, l’effroi me fit me dresser les cheveux sur la nuque. Je stoppais net. Non non, ça n’est pas possible, on a rien à dire et regarde elle s’en va déjà on va l’emmerder merde que fait-on.

Alors que nous faisons pitoyablement volte face, nous vîmes courir vers nous un troupeau de copains et copines bourrées et hilares, qui accouraient voir de leurs yeux voir la catastrophe en direct.

Virginie Vivi Nini s'en fut, nul ne su jamais si elle vit l'attroupeement ridicule de trublions hilares alors qu'elle s'éloignait, tous pliés en deux sur ce parking de sable soulevé par le vent, près de cette plage, à Frontignan.

rapport n° 12

L'enquête a déterminé la cause de la catastrophe. Voici le déroulement des faits, reconstitués pour les besoins du jugement :

– à 10h24, un mouvement est détecté par la victime, dans son champ de vision côté gauche, au dessus du scanner
– 10h25, la victime fronce les sourcils et trouve ce mouvement incongru, se décide à lever la tête pour mieux voir.

À partir de là, tout va très vite :

– 10h25 et 30" : la victime se lève d'un bond et attrape le premier truc qu'elle trouve (pièce à conviction n° 1 : un porte-monnaie en viscosse) de sa main gauche, écrase l'araignée coupable du mouvement incongru dans son champ de vision

– l'araignée est écrasée et est tombée quelque part derrière le bureau, la main gauche de la victime retombe avec le porte monnaie sur le scanner, alors que la victime se rassoit après un pic de tachycardie alarmant (voir rapports du médecin ci-joint)

L'enquête a conclu à un déplacement latéral de la chaise de bureau (pièce à conviction n° 2) qui dispose de roulettes comme vous pouvez le constater, au moment du relevage en urgence pour l'écrasage de l'arachnide sus-

nommé, la victime d'habitude fort alerte (preuves ci-jointes, puisqu'on vous le dit) a dédaigné inexplicablement le regard latéral gauche usuel avant de se rasseoir.

– 10h26 : la victime ne sent rien sous son fessier et essaie de cramponner ce qu'elle peut, sa tasse de café est renversée dans le mouvement, le cendrier est miraculeusement épargné. La victime finit à terre, les 4 fers en l'air, ici sur les images de caméra de surveillance on peut constater l'effet de surprise par l'écarquillement (mesures à l'appui) anormal des yeux et l'entrouverture de la bouche (zoom avant).

Regrettable erreur. Nous concluons à une faute de la victime mais dont on ne saurait lui tenir rigueur étant donné les circonstances et l'heure de l'accident (avant le 2nd café).

Classé sans suite.

Pascal

Martin embrassa Martine et lui demanda si il lui manquait quelque chose pour le repas du soir. Elle répondit que juste une bouteille de bon vin manquait, le reste était prêt. Un bourgogne, peut-être, mais elle n'était pas bien sûre. Il dit qu'il improvisera, il demandera au caviste le meilleur accord possible avec le plat, après tout maintenant ils devaient avoir étudié la question, il y avait fort à parier que les couples dans leur genre devaient maintenant la poser régulièrement. Et que l'argent, bien sûr ne serait pour une fois pas un problème, c'était exceptionnel et il fallait marquer le coup. Il prit le sac en toile élimé sur le buffet et profita de la promenade pour sortir le chien.

Elle ouvrit le four pour vérifier la cuisson, se tenant un peu en arrière pour éviter les projections de graisse brûlante. Elle pensa que sans doute la durée légale de consommation était un peu courte, il lui manquait un peu de corps et elle trouva ça très dommage. À 30 jours seulement il était encore un peu trop chétif. Elle supportait mal qu'on fit les choses à moitié et si on devait autoriser les jeunes parents à manger leur bébé, autant leur permettre d'attendre 6 mois qu'il soit un peu plus gras et conséquent, qu'on puisse au moins inviter un peu de famille pour profiter de ce festin. Elle alluma une cigarette après avoir retiré le gant matelassé et soupira d'aise en regardant distraitement par la fenêtre. Elle était si heureuse, Martin lui avait donné un si bel enfant malgré tout.

Pas de bol

Il se leva comme à son habitude, dès potron-minet. Il appréciait l'aube pour le silence de sa chambre de bonne, qui donnait sur la terrasse du Nightbird, bar branché et bruyant, et bien heureusement pour lui il n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil. Quoique ces derniers temps il se sentait un peu fatigué, il faut dire que ses recherches, de plus en plus frénétiques au fur et à mesure qu'il approchait du but, le tenait dans une excitation presque insupportable. Il gardait sur sa table de chevet un carnet plein de notes embrouillées, dans lequel il griffonnait pour calmer sa tête avant de dormir, et avant que le jour ne pointe il le reprenait, avec son premier café bien tassé, pour trier les trouvailles qui lui seraient utiles.

Ce réveil n'était pas tout à fait comme les autres, quelques heures avant il avait justement écrit, avec ses pattes de mouches décodables par lui seul, ce qui lui semblait être la clé de ce qui le bloquait.

Il tenait enfin ce qui enfin allait lui apporter peut-être la gloire, peut-être l'argent, mais surtout ce qui lui permettrait d'obtenir d'une façon ou d'une autre tout ça : le temps en quantité illimitée, il avait fini par percer le secret de la vie éternelle et de l'invincibilité. Ébouriffé, il ouvrit son carnet et alluma une cigarette. Fiévreux, il tria

et mis au propre ses notes, puis alla se rafraichir rapidement au petit lavabo, dans un état lamentable faute de temps pour le ménage, et se remit au travail.

Le téléphone sonna, confirmant qu'on est toujours dérangé quand on planche sur un travail de la plus haute importance et qui nécessite toute notre attention. En soupirant, il empoigna le combiné :

- Salut, comment va ce matin ?

- ho salut... tu tombes mal, je suis sur le point d'aboutir enfin. Je sais que ça fait longtemps qu'on ne s'est vus, mais promis, demain ou dans deux jours.. Mais maintenant je suis désolé je suis bien trop occupé.

- si tu n'étais pas mon ami, et si je ne partageais pas ton goût de la découverte, crois moi il y a longtemps que j'aurais laissé tomber.

Il rassura son seul ami, dans deux jours tout irait mieux et ils se reverront, avec du temps, du temps à ne avoir qu'en faire, et ils referont, encore et encore, le monde tel qu'ils le voulaient, avec cette fois l'espoir d'y arriver.

La journée passa comme un songe, il travailla sans discontinuer. La fin d'après-midi arriva sans qu'il s'en rendit compte. Il avait enfin mis au point la formule qui l'obsédait depuis si longtemps. Les ingrédients en étaient

si vulgaires, ordinaires, banals, triviaux qu'il s'en sentit un peu vexé. Mais sitôt l'étonnement passé il se réjouit : il pouvait finaliser son œuvre tout de suite, il avait tout à portée de main.

Il n'aurait pu ni trouver le sommeil ni rien faire d'autre tant qu'il n'aurait pas essayé, et tant pis pour la fatigue qui maintenant pesait de tout son poids sur sa nuque. Il avala le liquide nauséabond en grimaçant et resta là, les bras ballants, planté au milieu de l'unique pièce dans un indescriptible désordre. Tout d'abord il se sentit rien d'autre qu'une nausée qu'il refréna, craignant de rendre la précieuse potion. Il regarda la nuit par l'œil-de-boeuf, sans la voir vraiment.

Et puis il ressentit, çà et là, des fourmillements, des petits tressautements, des gargouillements et des torsions. Prenant son courage à deux mains, il entreprit de tester l'efficacité de sa découverte. Il savait qu'il risquait de faire le grand saut mais il ne voyait pas comment s'en assurer autrement.

Et jeta une corde par dessus la poutre qui traversait la petite pièce, y fit un nœud coulant et se pendit sans perdre de temps à réfléchir, il prit juste soin de ne pas faire tomber la chaise quand il effectua le presque ultime petit bond de côté. Ç'aurait été bien trop bête de passer l'éternité suspendu comme un jambon.

Son Corps se balança, avec un petit grincement de la corde sur la poutre. Rien ne se produisit pendant un bon moment.

La lueur des lampadaires plus loin colorait le ciel bas d'un jaune sale, la cour envoyait à nouveau des sons sourds et entêtants quand ses doigts remuèrent doucement. Il ouvrit un œil, puis deux. Effaré, un peu perdu, il porta ses main à son cou, puis il réalisa enfin ce qu'il s'était passé. Il ouvrit grand les yeux et, encore suspendu, partit dans un rire presque dément. Il avait réussi.

Ses pieds cherchèrent la chaise, elle était un peu loin et il commença à paniquer et se maudit d'avoir été trop pressé. Heureusement il réussit à l'atteindre à force de déhanchements.

Abasourdi, il resta devant le petit miroir sale, à s'ausculter de bout en bout, et il constatait qu'il allait bien, très bien même. Très bien sauf que la fatigue accumulée ces derniers mois se faisait cruellement ressentir. Hélas le secret de la vie éternelle ne renfermait pas celui de l'énergie perpétuelle. Il sourit en se faisant cette réflexion.

Philosophe, il se dit que la meilleure chose à faire pour commencer cette nouvelle vie était de dormir tout son saoul pour attaquer de plus belle, frais et dispos, et

enfin retrouver son ami.

Il se glissa sous la couverture élimée avec un profond soupir de contentement et s'endormit très vite. Il dormit 48h, il n'entendit pas tambouriner à sa porte, il n'entendit pas plus son radio-réveil calé sur france info, il n'en percevait qu'un babillage lointain, une petite musique drôle, il souriait dans son demi-sommeil en se disant que désormais plus rien ne pressait, et il repoussait encore le moment du premier lever de sa nouvelle vie. Il n'entendait pas la clameur qui montait de la ville tout autour.

“France info, 15h. Depuis 24h maintenant le monde est plongé dans le chaos. En effet, l'annonce de la fin du monde par d'éminents scientifiques a semé une terrible confusion et partout on cherche à exaucer ses dernières volontés. De gigantesques orgies se sont déclarées partout, les villes flambent, les pilleurs ne se concentrent plus que sur les magasins de nourriture de luxe pour un dernier festin. Je vais quitter moi aussi l'antenne, il ne reste plus que 12h et je ne veux pas les passer à regarder le monde savourer ses dernières respirations, ciao la compagnie.”

Les jeunes ne lisent plus

Le 5 avril 2021, le programme est mis en place, non sans certains remous. C'était primordial, une question de vie ou de mort, une question de sécurité planétaire, il était question de sauver le monde de la fin de la lecture, plus menaçante encore que la ridicule montée des eaux, ces peccadilles de questions liées au travail, de mal-être lié à celui-ci, par exemple. Mais les gens ne pouvaient pas savoir ce qui était vraiment grave, forcément.

Il était tout de même question de sauver ce qui faisait l'essence de l'humain, ce qui le différencie de la bête, ce qui fait sa richesse et sa fierté : la culture et donc forcément la lecture. Et d'une génération à l'autre, on s'affolait depuis des siècles, tirant des sonnettes d'alarme que jamais personne n'écoutait vraiment : les jeunes lisent moins qu'avant. Il était malgré tout étonnant qu'on ait encore autant de production de livres puisque les gens lisent de moins en moins de plus en plus, faisaient remarquer des petits malins contestataires qui ne maîtrisaient pas la langue, marquant là leur appartenance à ces castes sous évoluées qui ne connaissent même pas Zola.

Sans doute le genre de personne à se contenter des paquets de céréales. Mais même pour eux, on avait fini par prévoir le coup. Les céréales au chocolat affichaient

des extraits de *À la recherche du temps perdu* en corps 8, les céréales au maïs les discours officiels de grandes figures comme par exemple Malraux, ou Jack Lang. On colmatait les fissures en préparant les grands travaux. L'heure était grave et tout le monde était mis à contribution, comme une immense reconstruction après une terrible guerre, dont les victimes allaient errantes sans même savoir reconnaître un Flaubert d'un Roucas. Effarés, des professeurs pleuraient convulsivement tous les soirs le sort de leurs jeunes qui préféraient trainer en mob sur la place du village et se rouler des palots plutôt que lire Balzac.

Les gens – ou plutôt futurs gens – devront désormais lire dès l'utérus. C'est la première étape avant de faire lire les spermatozoïdes et des ovules, mais le temps que la science aboutisse ses recherches en nanotechnologies sur des livres assez petits pour le permettre, il fallait à tout prix avancer dans cette voie et ne pas perdre de temps. En attendant et faute de mieux, on allouait des sommes pharaoniques pour équiper le ventre des femmes enceintes de haut-parleurs diffusant en continu les œuvres complètes de Voltaire.

D'ici 2030 on commencera à rattraper le retard et on inversera la tendance, avoir des bébés qui naîtront avec des lunettes en demi-lune et déjà chiants comme la mort, alors les parents les tueront, le babillage des

enfants s'étant transformé en ronflement continu, qui sur l'incroyable acuité de Flaubert sur son époque, qui de la flamboyance de Hugo. Les parents, les mains encore pleines du sang de bons petits critiques employés à la revue *Lire* dès leurs 3 mois atteints, se suicideront en laissant des lettres tellement mal écrites qu'on les faisait corriger avant de les faire lire, des lettres où ils disaient dans leur langage répugnant qu'ils ne savaient même pas ce qu'on était censés trouver dans les livres qui importait tant et qu'ils voulaient des enfants à mobylette qui roulent des palots sur les places des villages, devenues de tristes endroits où ne rebondissaient plus que des amarantes poussées par le vent.

Le fond du slip

Il toise mon sac, les bras croisés, ne me regarde même pas en face et lâche un “SAC” autoritaire.

“SAC” c’est pas une phrase, “SAC” ça veut rien dire, est-ce que je me mets à déclamer “RÉGLISSE” comme ça en pleine poste, moi, non, alors je fais l’idiotie :

-pardon ?

-SAC

Décidément.

-je ne comprends pas, bonjour, déjà, et qu’il vous plait c’est pas du luxe

-oui bé je travaille moi, pour qui vous vous prenez.

Une femme âgée, le regard amusé, me prend le bras et me souffle un “laissez tomber”, je lui souris et lui dit que non, je laisserai pas tomber, que j’en ai marre.

Je me prends pour une humaine dis donc, quelle outrecuidance, je refuse qu’on me parle comme à de la merde pour fouiller jusqu’au fond de mon slip à tout propos et toutes les 5 minutes sans broncher, sans le moindre signe de politesse ou le moindre égard, j’ai l’heur de me prendre pour autre chose qu’une vache qui attend qu’on vérifie son numéro.

J'en ai marre.

Le mec ne comprend pas que je refuse. Il veut voir mon sac, sac sac sac il a que ça à la bouche, il exige, il trépigne, il va se rouler par terre dans pas longtemps, il me laisse pas parler il m'énerve, je lui dis ok avec un grand sourire mais je veux voir d'abord votre assermentation qui vous autorise à ça.

Non. Il comprend pas.

ha ben ça m'aurait étonnée. il me désigne sa veste avec un SÉCURITÉ brodé dessus. Je lui dis que c'est pas une assermentation et je me peux très bien me balader en polo SÉCURITÉ si ça me chante. Il est exaspéré. il ne comprend toujours pas. Une meuf intervient en disant "mais c'est pas possible ça", je me dis, pendant 1/2 seconde, que ça y est enfin je déclenche quelque chose de positif, un refus des gens de se faire surveiller comme ça. Je vois déjà le blocus des clients une AG une barricade des flammes victorieuses et l'An 01 au bout.

Naïve que je suis.

La meuf lève le menton, fière et sûre de son coup et m'assène la petite leçon gouvernementale et que je me rends pas compte si tout le monde faisait ça (et bien oui j'en rêve en fait) et que quand même on est dans une période d'attentat là j'en peux plus je lève les yeux au ciel, fais un geste de la main et lâche un "pffft" en

rigolant, comme si j'avais une bombe dans mon sac franchement, et me concentre sur le flic improvisé. Je lui répète que je lui montrerai mon sac que si je vois son assermentation. Je suis devant la machine et je tremble en passant ma commande, deux foutues lettres à affranchir, la putain de fin du monde.

Le mec me répète en boucle que je suis rien du tout pour lui, no shit Sherlock, comme si j'avais pas déjà bien compris. Il me dit qu'il va appeler les flics, alors en collant mes timbres je soupire "mais allez-y, appelez-les", il téléphone, il angosse, il geint au téléphone que je veux pas montrer mon sac comme un écolier qui se plaint au maître, j'hallucine, il leur dit que je demande une assermentation et je donnerais cher pour entendre ce que la personne à l'autre bout peut bien lui dire. La femme âgée est à la machine à côté de moi et ricane, je dis "mais quel bon dieu d'histoire du siècle, entrer sans montrer son sac" le mec s'agite encore plus, va voir tout le monde dans la poste en chouinant que je veux pas montrer mon sac, les guichetiers s'en foutent, et pendant ce temps là une foule entre sans montrer son sac.

"mais c'est la loi" jérémiade t-il, ce à quoi je réponds que c'est aussi la loi de montrer cette foutue assermentation.

Comme à chaque putain de fois.

Je vais mettre mes deux foutues lettres dans la boîte, le mec me dit de rester là je dis non, il braille FERMEZ LES PORTES au cas où j'ai une bombe autant que je reste dedans tu vois la logique du truc, je dis c'est ça oui et je sors, il tente de me bloquer le passage avec son bras, je le regarde salement en lui disant de ne pas me toucher. Devant la poste, je détache mon vélo en pestant, le mec continue à me parler je l'entends pas, j'enfourche mon vélo quand il me dit qu'il m'a filmée.

Filmée en train de détacher mon vélo ? wow, appelez 3 compagnies de CRS ! contactez le GIGN de suite ! passez vite à vigipirate rougerougerouge !

et je pars en lui disant que j'en ai rien à branler.

L'idiot (rêve de janvier)

Un homme apprend que c'est l'apocalypse. Mais il est perdu : que faire pour ces dernières heures à vivre ? Il regarde la dernière éclipse qui approche, avec la lune beaucoup plus grosse que d'habitude, elle commence à se fendiller, et la terre qui secoue. Il est dans un bus et voit un contrôleur. Il s'avère que c'est un sans-papier embauché comme tel, pour emmerder les voyageurs. Il lui demande si il compte mettre des amendes, le contrôleur répond oui.

“Et tu sais pourquoi tes patrons te le demandent ? Parce qu'ils savent que tout le monde veut voir ses proches, sa famille, ses amis, et il fait de la panique une fausse alerte. Est-ce que tu as envie, toi, de donner les derniers instants de ta vie à ce connard ?”

Sur les téléphones, on peut suivre la course de cette ultime éclipse en temps réel, les nez des gens dessus. L'ombre avance et avec elle le craquement de la croûte terrestre s'amplifie.

L'homme ne sait pas quoi faire. Il est dans le bus, puis dans la rue. Il allume son lecteur MP3 mais une espèce de procession religieuse sort d'une église avec une fanfare et il lui prend l'envie de la suivre parce que l'air est très beau. Il pense qu'il est profane, qu'il faudrait sans doute qu'il écoute de la musique qu'il

aime beaucoup pour conclure le monde et la vie mais il ne sait pas quoi choisir, aucun air sur son MP3 ne semble à la hauteur.

Il écoute l'intervention d'un politique quelconque, avec quelqu'un qu'il connaît près d'elle. Le politique déblatère sans fin, et l'homme se retourne, pour regarder derrière le visage des gens qui écoutent. Il voit la lune, énorme, très proche, et le soleil caché derrière. La lune se craquelle, les rayons dorés du soleil dessinent des lignes irrégulières sur sa surface. Il dit à la personne avec elle, en la forçant à tourner la tête : "regarde, c'est vraiment beau".

Il sent la panique l'envahir et serrer sa poitrine. Non pas la panique de la fin du monde, mais la panique d'avoir trop de choix à faire en si peu de temps et la peur de se tromper.

Le publicitaire

Victor travaille comme publicitaire dans un studio, avec des tas d'autres publicitaires. Victor est un travailleur zélé, plein d'enthousiasme, souvent félicité par ses supérieurs. Il est un publicitaire heureux dans ce qu'il fait et dans sa vie. Ce lundi, comme tous les lundis, une réunion de travail a lieu, pour parler d'une nouvelle campagne quelconque. Les idées fusent, en vrac, désordonnées.

Victor se démène mais pour une fois c'est un de ses collègues qui décroche la timbale, avec une idée de chat qui dit être ravi parce qu'il s'est levé tôt.

Tout le monde crie d'enthousiasme, l'idée est applaudie, le directeur de l'agence est aux anges et parle déjà de champagne.

Victor, à l'autre bout de la grande table, ne dit rien en triturant son gobelet de plastique vide. Il a l'air perturbé. Son collègue et ami, près de lui, exulte, il lui donne des coup de coudes en s'exclamant que c'est de loin la meilleure idée qu'ils ont jamais eue, les yeux brillants.

Victor a le tournis. Il ne comprend pas.

Il ne comprend pas ce que tout le monde autour semble comprendre et trouver génial. Il aurait envie de demander des explications mais il n'ose pas, il tourne et

retourne ce chat ravi parce qu'il se lève tôt dans sa tête, sans arriver à attraper l'idée, c'est comme une boule très lisse sans aspérités, qui glisse encore et encore. Quelque chose d'énorme lui échappe, quelque chose de si gros qu'il sent la panique venir.

Effaré, il regarde tout le monde. Il a les mains moites, le cœur qui s'emballe. Il ne comprend plus rien du tout, ce que ça signifie, pourquoi c'est si excitant, pourquoi un chat qui parle constitue une révolution, pourquoi un chat serait ravi de se lever tôt, pourquoi ces éléments réunis constituent l'idée du siècle.

La campagne parait, Victor passe devant les immenses affiches du métro tous les jours, depuis ce lundi de réunion, il n'est plus tranquille. Il dort mal, il ne s'alimente quasiment plus. Il regarde les spots publicitaires du chat, et entend le chat à la radio, tout le monde parle de ce chat ravi de s'être levé tôt, le chat est partout dans les conversations, tout le monde s'esclaffe, se plie en deux de rire. Le chat parle dans les rêves des brèves nuits tourmentées de Victor, il lui répète qu'il est ravi de se lever tôt. Le chat devient une mascotte, un objet de culte, des t.shirts sont édités, des porte clés qui parlent, des clés usb, des casques audio, des posters, des autocollants, des agendas.

Victor regarde, ahuri, le monde entier se passionner pour une idée qui n'a aucun sens. Il a cherché

sur internet des clés, il a fouillé les plus obscurs forums en quête de réponse ou au moins d'autres personnes qui ne comprennent pas plus que lui, mais rien. Tout le monde, du gauchiste au frontiste, du petit garçon à la vieille femme, du français baguette-camembert au moine bouddhiste du Tibet, tout le monde est pris d'hilarité devant cette chose incompréhensible.

Sous cette affiche gigantesque d'un chat qui dit qu'il est ravi de se lever tôt qui fait hoqueter de rire la foule amassée pour attendre le métro, Victor se jette sous la rame qui arrive.

la poste d'Innsmouth

8 janvier 2018

je travaillais ce matin comme à mon habitude : d'arrache-pied, quand mon cher et tendre frappa à la porte et déboula, échevelé, pour m'apporter un avis de passage du facteur. Surprise, je l'interrogeais du regard, et il confirma mes craintes. Le facteur n'avait point sonné et avait préféré mettre à profit ce temps là à griffonner, avec une main que j'imagine volontiers rageuse, ce petit bout de papier jaune. Nous devisâmes comme la tradition l'exige sur la libéralisation des services qui ne faisait qu'entériner leur mort. La journée qui commençait pourtant bien en fut assombrie d'un coup et l'incident chamboula mon programme. Je ne pouvais pas me permettre d'aller à la poste deux jours de suite, aussi je repoussais l'envoi de mes travaux au lendemain. Ainsi je me couche, ce soir, dans l'exaspération mêlée de cette légère angoisse étrangement euphorique sur le contenu du paquet qui m'attendait.

9 janvier 2018

Ce matin à la difficulté habituelle à me lever s'ajouta l'excitation étrange à l'idée de me rendre à mon bureau de poste en ayant pris bien soin d'amener le

sésame jaune. Je pris mon petit sac de toile dûment rempli des commandes à envoyer, me couvris chaudement et sortis enfin.

Le guichetier de la poste jeta un œil circonspect à l'avis de passage, alors que je lui disais ma surprise de n'avoir pas entendu la sonnette. Il élaborait une fantaisiste explication qui me fit froid dans le dos sans que je pus en expliquer la raison : ce facteur devait être nouveau sur le secteur.

Et le guichetier s'en fut à l'arrière de la boutique que je me figurais emplies d'un fatras de colis amassés là pour cause de nouveaux sur le secteur qui ne sonnaient plus, comme si le monde d'un coup avait perdu toute logique. Il revint et me tendit un bloc, que j'identifiais au premier coup d'œil, et je ne pus réprimer une grimace qui amusa mon interlocuteur, je surpris un sourire en coin sur sa face débonnaire. je ne trouvais point ça drôle. Ce soir, je me couche dans un état de soulagement mêlé d'inquiétude, le colis qui m'attendait était un catalogue, d'un fournisseur auprès duquel j'avais requis expressément qu'il ne m'adressât plus cette volumineuse et inutile correspondance.

J'avais aussi jeté le lourd pavé à la première poubelle croisée sur le chemin du retour, me débarrassant d'un seul coup d'un poids physique et moral. Me voilà donc soulagée, mais je me sens étrangement préoccupée.

10 janvier

Je ne sais plus où j'en suis. Hier soir je me couchais presque sereine avec le sentiment d'avoir mené un travail à son terme et la satisfaction de l'être débarrassée d'un problème et maintenant je ne sais plus. Les murs ondoient et les cheveux se dressent sur ma nuque en repensant à ce qu'il vient de m'arriver. Je travaillais aujourd'hui de façon fort banale à mes aquarelles, concentrée toute à ma tâche quand la sonnette se fit entendre. Il était trop tard pour le facteur puisque nous étions en début d'après midi et cet événement très ordinaire tordit bizarrement mon ventre. Aussi, le temps de me rendre à ma porte, la sonnette eut le temps de retentir 3 fois, de façon inhabituelle et inquiétante, lente et lugubre comme un glas, comme si le doigt qui la pressait appartenait à un être qui n'était pas de notre temporalité. Je hâtais mon pas mais le tempo incongru de la sonnette me donna l'impression de me presser comme dans un rêve : mes pieds s'engluaient, tout était ralenti et glauque. Je commençais à me demander quelle créature aux yeux globuleux et voilés j'allais trouver sur le pas de la porte. Je restais une seconde, ou peut-être était-ce 3 jours, devant la porte à hésiter. Et puis en retenant mon souffle, j'ouvris la lourde porte au vernis écaillé. Je me retrouvais face à un homme, d'un âge

indéfinissable, qui me dévisagea ce qui me sembla une éternité avant de parler. Il le fit enfin, hésitant et gauche, et demanda si une personne portant mon nom habitait bien ici. Je répondis par l'affirmative, angoissée. Il me demanda alors de façon sibylline si je n'avais pas perdu quelque chose à la victoire. Je ne me souvenais pas d'une bataille menée dernièrement, je fus un peu prise au dépourvu. Me voyant chercher sans trouver de réponse, il précisa sa question par des mots que je n'ose pas retranscrire. Le monde alors bascula, le sol se déroba sous mes pieds, un vertige terrifiant me prit alors qu'il fouillait son sac, je voulus lui signifier de ne pas sortir ce qu'il cherchait, j'aurais voulu hurler, refermer cette porte, remonter à l'atelier en courant, mais j'étais tétanisée, clouée sur ce pas de porte, condamnée à tendre la main vers ce qu'il me priait de recevoir, cet objet hideux, cet objet impossible, cet objet maudit. Je me retrouvais, épouvantée, à remercier cet homme, le catalogue honni entre mes mains tremblantes.

Dégueulement

La pépinière de mon cul incube des litres de merde des formateurs propulsent les jeunes pousses vertes dans la stratosphère des stages et des contrats aidés dans une gerbe aux couleurs de bon goût avec de ci de là une touche fluo jeune tout est frais et pimpant et contributif et plat et géométrique le crowdfunding guette à tous les coins de vernissage dans les cocktails de l'underground t'as trop envie de chialer dans les cacahuètes pour leur redonner du goût.

Tanx 2018

textes écrits entre février 2016 et juillet 2018

TANX

Petites fables

C'est un bouquin, un livre, un recueil, un opuscule, un ouvrage, une publication, un imprimé, un livret, un fascicule. Il contient des tas de mots, de phrases, de dialogues. Il est rempli à ras-bords de point de suspension, d'exclamation, d'interrogation, des points exclarrogatifs et même que le mot «exclarrogatif» est écrit dedans.

C'est dire à quel point ce livre est vachement important et reflète à lui seul toute la civilisation.

On peut désormais crever tranquille.

fui